

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Uri Eisenzweig

Naissance littéraire
du fascisme

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-113590-9

© Éditions du Seuil, octobre 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Évitons d'abord tout malentendu : il n'y a pas eu qu'une seule naissance du fascisme, car il n'a pas existé qu'un seul fascisme. On ne s'y attardera pas, les ouvrages sont légion qui illustrent l'absence d'une définition rendant compte à elle seule de la diversité du phénomène dans le temps et dans l'espace. Les fascismes du XX^e siècle et du début du XXI^e sont multiples, et leurs naissances, par conséquent, aussi.

L'une d'elles est toutefois privilégiée. Elle concerne non pas la définition mais ce que l'on pourrait appeler le *marqueur* de tout fascisme : une vision organique de la Nation à laquelle correspondent un refus de l'universel quant aux valeurs et un déterminisme racial quant à l'identité individuelle. Or ce discours, l'historiographie des dernières décennies permet d'en situer la cristallisation initiale en France au moment de l'affaire Dreyfus, en corrélation étroite avec l'émergence d'une nouvelle forme d'antisémitisme.

C'est de cette naissance-là qu'il s'agit dans les pages qui suivent, mais en soulignant ce qui échappe à l'approche historienne : la nature intrinsèquement littéraire, dans le sens formel du terme, de l'événement. Très exactement : le rôle décisif qu'y joua ce double héritage du symbolisme et

de l'anarchisme fin de siècle que fut le rejet du récit comme forme privilégiée du vrai.

Car si la résistance à l'autorité narrative fut au principe de l'entreprise de démystification qui, dès 1896, déclencha l'Affaire, et ce sera l'objet du chapitre sur Bernard Lazare, la notion d'une vérité échappant au récit généra chez Maurice Barrès la double imagination, dans son roman *Les Déracinés* (1897), d'un univers authentique parce que naturel, organique, enraciné – et de ce que cet univers, quasiment par définition, conçoit comme menace : non pas l'ailleurs mais son intrusion, non pas l'action mais qu'elle soit calculée ; l'errance, le récit qu'elle suppose, et le personnage qui les incarne. Comme le montrera d'une certaine manière la lecture du *Journal d'une femme de chambre* (1900) d'Octave Mirbeau qui conclut cet essai, la naissance de l'imaginaire fasciste est indissociable d'un nouveau statut littéraire pour le Juif tel que le représente l'antisémitisme.

Tout cela, donc, à l'occasion de l'affaire Dreyfus, que la chronologie elle-même présentera comme rythmée par un extraordinaire chassé-croisé entre Lazare et Barrès, la substitution de l'imaginaire proto-fasciste de l'un au refus anti-autoritaire de l'autre. La naissance littéraire du fascisme, c'est peut-être aussi le silence, désormais, d'un certain anarchisme.

*
* *

Les remerciements qui sont d'usage seraient nombreux. J'y substitue la reconnaissance d'une dette immense, douloureusement personnelle, et qui ne pourra jamais être acquittée. Elle a pour nom Christian Bourgois. Cet essai est dédié à sa mémoire.

Barrès : l'engagement

Deuil

Un épisode souvent relaté par les historiens de l'affaire Dreyfus est la démarche du jeune Léon Blum auprès de celui qu'il considère presque comme son « frère aîné », Maurice Barrès, début décembre 1897. Un mois plus tôt, sur un des fac-similés que le frère du capitaine, Mathieu, a fait afficher dans divers lieux, un banquier a reconnu l'écriture du document – le fameux « bordereau » – sur lequel s'était appuyée la condamnation pour espionnage d'Alfred Dreyfus en décembre 1894. Il s'agit d'un de ses clients, le commandant Esterházy. Le 15 novembre, Mathieu écrit au ministre de la Guerre, désignant Esterházy comme le véritable auteur du bordereau. La lettre est publiée dès le lendemain. L'identité du coupable était connue de plusieurs initiés depuis un certain temps mais elle est désormais de notoriété publique. C'est avec confiance, donc, que Blum se rend chez Barrès pour lui demander de signer une pétition appelant à la révision du procès de 1894¹.

1. Dans cet essai ne seront explicités des aspects factuels de l'affaire Dreyfus que lorsque cela sera nécessaire à la compréhension de l'analyse. Pour un survol narratif de cet épisode d'une rare complexité le lecteur

Et effectivement, accueillant son cadet de dix ans avec « cette noblesse naturelle qui lui permettait de traiter en égal le débutant timide qui venait de dépasser son seuil », Barrès paraît troublé :

Il y a un souvenir qui m'obsède. J'ai assisté, il y a trois ans, à la dégradation de Dreyfus. J'ai écrit un article, dans le *Journal*, vous vous rappelez... Eh bien ! je me demande si je ne me suis pas mépris. Je me rends compte que chacune des attitudes, chacune des expressions de visage que j'interprétais comme le signe d'une scélérateuse totale, parfaite, comportait aussi le sens inverse. Dreyfus était-il le scélérat ; était-il un stoïque, un martyr ? Je n'en sais plus rien...

Et Blum tentant alors de le convaincre de signer, son hôte l'interrompt :

Non, non... je suis troublé et je veux réfléchir encore.
Je vous écrirai...

Trois jours plus tard arrivera le refus de Barrès, une lettre affirmant que « dans le doute, c'est l'instinct national qu'il choisirait comme point de ralliement ». Abattement – « deuil » – de Blum.

La scène est singulière. Il y a évidemment la notion déconcertante – du moins pour un lecteur du XXI^e siècle – de l'affection fraternelle liant un Léon Blum à un antisémite aussi notoire que Barrès. D'autant que l'article évoqué par ce dernier n'est pas n'importe lequel. Classique du genre, pourrait-on dire, « La parade de Judas », publié le 6 janvier 1895 (la dégradation publique avait eu lieu la veille), décrit un Dreyfus « le lorgnon sur son nez ethnique », à la voix « insupportable », « figure de

profitera d'exposés concis comme l'excellent *L'Affaire Dreyfus* de Vincent Duclert, Paris, La Découverte, 2012.

race étrangère », etc., pour conclure en se demandant : « Quand donc les Français sauront-ils reconquérir la France ? » S'en souvient-il, Blum, en ce début du mois de décembre 1897 ? À vrai dire, l'aurait-il oublié que sa déception prochaine n'en resterait pas moins surprenante : n'a-t-il pas lu le roman que Barrès vient de publier trois mois plus tôt, *Les Déracinés*, où les Juifs, qui ne sont pas « de type français », se préoccupent de « combinaisons exclusivement financières » et sont décrits comme étant d'une apparence déplaisante qui relève de leur non-appartenance au terroir – « ces gens-là [...] étaient laids tout de même, avec leur mimique étrangère, sous le porche d'une vieille maison de Neufchâteau¹ » ? Mais oui, l'Alsacien d'origine Blum a lu *Les Déracinés* : il l'a même encensé dans *La Revue blanche*, quinze ou vingt jours à peine avant d'aller quémander la signature de Barrès ! Bien entendu, il n'est pas impossible d'admirer le talent d'un auteur qui vous exècre. Mais il ne s'agit pas de simple admiration. « C'est une joie et une fierté pour nous qui aimons M. Barrès, qui l'avons toujours aimé, de le voir s'élever si haut, même au-dessus de ce qu'on pouvait attendre », écrit le jeune chroniqueur². Joie, fierté, amour...

Ce rapport affectif allait d'ailleurs persister au cours des décennies suivantes. L'Affaire fit problème, certes, une fois Barrès devenu chef de file de l'antidreyfusisme militant³. « L'attitude actuelle de Barrès donne la peur de relire ce qu'il a fait. Impossible que ce soit aussi bien qu'on croyait : on a dû

1. Maurice Barrès, *Les Déracinés*, Paris, Gallimard, « Folio », p. 340, 299 et 351-352, respectivement.

2. Léon Blum, « Maurice Barrès, *Les Déracinés* », *La Revue blanche*, 15 novembre 1897.

3. J'utiliserai ici « dreyfusard » et « antidreyfusard » lorsqu'il s'agira de personnes ou de groupes, et « dreyfusiste » et « antidreyfusiste » pour qualifier des positions, raisonnements, etc. Le choix est arbitraire, mais un autre l'eût été tout autant. J'essaierai de le rendre acceptable en m'y tenant, tout simplement.

se tromper », dit Léon Blum à Jules Renard en 1899¹. Puis, reprenant et transformant le texte de *La Revue blanche* dans son ouvrage de 1901, *Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann*, il en élimina effectivement les élans sentimentaux tout en insistant sur son opposition à la thèse barrésienne de l'enracinement. Ce que l'on sait de la correspondance qui suivit² montre toutefois que le lien n'était pas rompu – ou plutôt, le montrerait si besoin était : s'il n'y avait pas de nombreuses références admiratives, presque affectueuses, à Barrès dans divers textes de Blum du début des années 1900, comme l'article sur *Amori et Dolori Sacrum* qu'il publia dans *Gil Blas*, le 23 mars 1903 : « Peut-on le plaindre, quand on l'a aimé, de le voir rester malgré lui ce qu'il y a de plus rare et de plus grand : un poète³. » Ou s'il n'y avait pas le texte de Blum paru dans le journal socialiste *Le Populaire*, le 25 septembre 1928, à l'occasion de l'inauguration d'un monument à la mémoire de l'auteur des *Déracinés*, mort en 1923 (« Je ne parlerai jamais de Barrès sans émotion » sont les premiers mots de l'article). Et surtout, s'il n'y avait pas ces *Souvenirs sur l'Affaire*, en 1935, où la visite chez Barrès est racontée par celui qui, sous la plume des disciples et compagnons de ce « frère aîné » (« Je suis sûr qu'il avait pour moi de l'amitié vraie, presque une sollicitude de frère aîné »), est en train de devenir, fameusement, le « Juif Blum ».

Mais c'est là, peut-être, l'aspect le plus surprenant de la

1. Jules Renard, *Journal*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », entrée du 20 mai 1899.

2. Émilien Carassus en présente une partie – des lettres de Blum, exclusivement, écrites entre 1891 et 1918 – dans le numéro 32 des *Cahiers Léon Blum* (octobre 1999).

3. Barrès fut moins sentimental, lui, dans sa réaction à cet article. À propos de sa position quant à l'impossibilité de ne penser qu'en accord avec son origine lorraine, il écrit dans son journal : « Léon Blum et Michelet veulent m'affranchir de ces nécessités. Je hausse les épaules » (*Mes cahiers*, t. III, 1902-1904, Paris, Plon, 1931, p. 270).

démarche de décembre 1897 : tout ce que l'on en sait, ou croit savoir, ne provient que de ce seul texte. Tout, en bloc et en détail, des espoirs et sentiments de Blum à l'apparence et aux propos de Barrès. Mille fois mentionnés dans les biographies des deux personnages et dans les travaux historiques sur l'Affaire, ce ne sont pas simplement les mêmes protagonistes mais littéralement les mêmes descriptions, les mêmes gestes, le même dialogue qui apparaissent à chaque fois, transmis avec exactement les mêmes mots (je mets entre guillemets ceux que j'utilise moi-même, plus haut), tous tirés des mêmes trois pages d'un ouvrage de souvenirs écrit presque quarante ans après l'incident en question¹. Sauf erreur, on ne trouve de référence à cette visite dans aucun autre document de l'époque ; en tout cas ni dans les textes de Barrès ni dans ceux de Blum d'avant 1935².

Il ne s'agit pas de mettre en doute l'honnêteté d'un Léon Blum. Mais quatre décennies sont une bien longue période dans la vie d'un homme, sans compter que ces années-là ne furent pas des plus paisibles. Blum lui-même en était tout à fait conscient : « En me livrant ainsi à ma mémoire, je m'exposais de parti pris à commettre beaucoup d'erreurs », écrit-il dans la page liminaire du livre (celui-ci, avant de paraître en volume, avait été publié en feuilleton dans l'hebdomadaire *Marianne*, dont divers lecteurs avaient réagi en envoyant des rectifications sur tel ou tel point). Et le fait est qu'une lecture

1. Dans l'édition « Folio », aujourd'hui la plus répandue, des *Souvenirs sur l'Affaire*, il s'agit des pages 83-85.

2. Une petite exception, très vague, et toujours de la plume de Blum : l'article du *Populaire* en 1928. Dans la seule allusion de ce texte à l'Affaire, celui qui est désormais le dirigeant de la S.F.I.O. écrit de Barrès : « J'ai été le témoin direct de son oscillation d'esprit au début de l'affaire Dreyfus : J'ai assisté à la dégradation, me disait-il ; les gestes que j'interprétais alors comme ceux de la pire canaille étaient peut-être ceux d'un martyr. »

attentive des passages en question laisse à penser quant à la fiabilité de cette réminiscence-là.

Il y a, bien entendu, du moins aurait-on dû l'entendre, l'erreur d'un Barrès disant de « La Parade de Judas » qu'il avait paru dans *Le Journal*, alors que c'était dans *La Cocarde* (numéro du 6 janvier 1895). L'écrivain ayant lui-même fameusement pris la direction de cette publication en septembre 1894, pour la quitter de manière tout aussi retentissante à peine six mois plus tard, il est improbable que la confusion fût la sienne en 1897. C'est plutôt Blum qui dut se tromper, pensant sans doute, en 1935, aux articles les plus violemment antidreyfusistes de son « frère aîné », lesquels avaient effectivement paru dans *Le Journal* mais en 1898 et 1899.

Le vrai problème, cependant, concerne la date de la visite : début décembre 1897. Car, le 20 novembre, Barrès avait déjà publié – dans *Le Journal*, justement, et en première page – son premier article depuis la publication du nom du véritable espion (sauf erreur, c'est également son premier texte touchant au cas Dreyfus depuis février 1895) : « La foi dans l'armée ». Or, non seulement le titre, mais également le contenu de l'article correspondent au choix de l'« instinct national » dont Blum, dans *Souvenirs sur l'Affaire*, affirme n'avoir pris connaissance que quelques jours après la fameuse visite¹.

La plus grande partie de « La foi dans l'armée » résume un ouvrage récent sur la guerre franco-prussienne de 1870, où la défaite est expliquée par le fait que « la nation n'avait pas confiance dans les chefs militaires », la raison de ce manque de confiance, ajoute Barrès, résidant dans ce que « le vocabulaire populaire, très simpliste [appelle] "Trahison !" ». Et l'écrivain de mettre cette trahison en parallèle avec celle qui,

1. L'article sera repris par Barrès dans *Scènes et Doctrines du nationalisme* (1902), dont il ouvre explicitement le premier chapitre, « Position de la question Dreyfus ». Comme bien d'autres articles reproduits dans cet ouvrage, celui-ci subit plusieurs modifications qui ne sont pas signalées par Barrès.

incarnée cette fois par le fameux bordereau, est manifestement le véritable objet de l'article, lequel évoque par ailleurs les « flots d'ignominie [...] versés sur le corps des officiers ». Or, si Barrès commence en semblant hésiter sur l'identité du traître – « Un acte de trahison envers la France a été commis par un officier français ; cela est certain, puisqu'on ne discute que le nom de l'officier » –, l'incertitude diminue sensiblement au cours des paragraphes suivants.

Il y a d'abord une nouvelle référence à Judas, avec cette nuance absente de l'article de janvier 1895 qu'est l'évocation d'une « psychologie probable de l'Isariote » : « une fois Jésus condamné, [Judas] fut ému, jeta son argent et se pendit ». Suit un effort de contourner la question de l'identité individuelle du traître en séparant celle-ci de l'acte commis :

Le mot trahison signifie une certaine action indépendamment des mobiles qui déterminèrent son auteur. La trahison est un acte qui ne comporte point de circonstances atténuantes et qui se mesure socialement non aux intentions de l'auteur, mais aux conséquences de l'acte.

Toutes nébuleuses que soient ces deux phrases, Barrès allait les reprendre plus tard (elles apparaissent même en lettres capitales dans la reprise de l'article dans *Scènes et Doctrines du nationalisme*) et les présenter comme un principe organisateur de son discours antidreyfusiste tout entier et de son effort de déplacer la notion même de culpabilité de l'individu au collectif. Mais nous sommes encore le 20 novembre 1897 et voici que surgit la référence directe et explicite :

À côté de l'acte conscient qu'on a lieu d'attribuer à Dreyfus, il y a des actes aussi graves dans leurs conséquences, mais infiniment nuancés dans leurs mobiles, également faits pour détruire la foi d'un pays dans l'armée.

« L'acte conscient qu'on a lieu d'attribuer à Dreyfus »... Quatre jours, donc, après la publication de la lettre de Mathieu Dreyfus nommant Esterházy. Mais surtout, en ce qui concerne Léon Blum, dix ou quinze jours avant sa démarche supposée auprès de celui dont il dit dans ses souvenirs : « J'aurais presque engagé de moi-même sa signature [et, donc] j'étais confiant, joyeux, quand j'allai le trouver¹. » Est-il besoin de souligner la difficulté de concilier la publication d'un article comme « La foi dans l'armée » et l'éventualité que son auteur signe quelques jours plus tard une pétition appelant à la révision du procès de décembre 1894 ? Sans même parler de quelque « joie » ou « confiance » de la part de celui qui solliciterait une telle signature...

Car enfin, il est inconcevable que Blum n'ait pas lu l'article en question. Dans un texte publié en 1983, le grand historien Zeev Sternhell s'explique la déception finale du jeune dreyfusard (son « deuil ») en supposant qu'il n'était pas au courant des articles antisémites de Barrès dans *Le Courrier de l'Est* de 1889, puis dans *La Cocarde* de 1894-1895². L'argument ne me paraît ni convaincant dans le premier cas, ni même plausible dans le second. Blum lui-même rappelle dans *Souvenirs sur l'Affaire* qu'il fréquentait Barrès depuis son adolescence (le futur dirigeant socialiste était né en 1872). De fait, son tout premier article dans *La Revue blanche*, en juillet 1892, « Les progrès de l'apolitique en France », est dédié « À M. Maurice Barrès, député de la 2^e circonscription de Nancy ». Faut-il croire qu'au moment de dédier à son ami « Les progrès de l'apolitique », Blum ignorait l'antisémitisme virulent du *Courrier de l'Est*, que Barrès dirigeait toujours

1. *Souvenirs sur l'Affaire*, op. cit., p. 84.

2. Zeev Sternhell, « Le nationalisme de Barrès », in Géraldi Leroy, *Les Écrivains et l'Affaire Dreyfus*, Paris, PUF, 1983, p. 124.

après l'avoir fondé dans le cadre de sa campagne boulangiste de 1889 à Nancy, justement ?

Il ne s'agissait pas d'une idéologie subtilement distillée dans des phrases ou même des articles isolés, dans tel ou tel numéro. En fait, trois ans avant la création par Édouard Drumont de *La Libre Parole*, *Le Courrier de l'Est* semble inaugurer ce genre nouveau, un journal centré sur la haine des Juifs. Il y avait d'abord les articles de Barrès lui-même. « Le Juif dans l'Est », par exemple, paru en première page du numéro du 14-20 juillet 1889 : « Il convient que les hommes au pouvoir s'inquiètent de protéger les Français nés en terre française contre les hauts-banquiers, contre les marchands de bestiaux et contre les marchands de biens, tous juifs. » Ou « L'opportunisme, parti des Juifs », paru dans le numéro du 21-27 juillet 1889 (la référence est évidemment au parti républicain, dit « opportuniste », de Gambetta, Grévy et Ferry) : « On sait que depuis dix ans d'opportunisme, [les Juifs] sont parvenus à prendre en main tous nos grands établissements de crédit ; on voit les pas gigantesques qu'ils font dans les campagnes. Ils ne marchent pas, ils volent, pourrait-on dire. » Mais au-delà des textes du « frère aîné » lui-même, c'est *Le Courrier de l'Est* tout entier, d'abord quotidien, puis hebdomadaire à partir du mois de mars 1889, qui est marqué de part en part par un antisémitisme des plus violents, souvent sous des plumes bien connues.

Ainsi, Henri Rochefort y consacra tout un article à stigmatiser « la race qui personnifie la grande exploitation européenne » (« Le triomphe de la juiverie », 20 octobre 1889), et Paul Adam, dans ce numéro, signa un texte du même esprit, intitulé « La République d'Israël » :

Le mot de tout cela c'est que nous vivons dans la République d'Israël, que les Juifs et les hommes d'argent qui en dépendent détiennent le pouvoir, et que l'effort des Français

devenus leurs esclaves ne peuvent, au sens sémitique, valoir que s'ils aident les entreprises de leurs industries et la multiplication de leurs capitaux.

Articles qui allaient être suivis de bien d'autres dont les auteurs, pour être plus obscurs, n'en étaient pas moins fort clairs dans leur vision des choses, comme celui qui signa du nom de « Poujade¹ » un texte dont tant le titre que le contenu, lus aujourd'hui, semblent anticiper sur des adjectifs plus tardifs indiquant le caractère ultime, final, de ce qu'il faut faire avec les Juifs, « Le dernier obstacle » (*Le Courrier de l'Est* du 29 décembre 1889-4 janvier 1890) : « Le Juif est l'ennemi du Français [...] nous ne trouverons ni un jour de repos, ni une heure de justice, que nous n'ayons revomi cette peuplade asiatique, cette puanteur qui nous empeste et nous empoisonne. » Sans compter les articles non signés – « Le petit bénéfice du baron juif », 26 octobre 1889 ; « Les Juifs en Algérie », 1^{er} décembre 1889 ; « Les Pères de 89 », 10 août 1890, etc. – ou à la signature allégorique, comme « Lettre d'un antisémite » (28 mai 1889), signé « Un bon Français », ou « Les Juifs et l'Internationale » (4 avril 1891), élégamment revendiqué par « L'Anti-Youtre », etc.

Tout cela dans une publication dont la première page – procédé inhabituel – était dominée par une manchette où la mention « Rédacteur en chef : MAURICE BARRÈS » s'étalait en très grands et gras caractères, capitales incluses, juste au-dessous du titre du journal et sur presque toute la largeur de la première page.

Et que dire d'autres manifestations, moins provinciales, comme « La formule antijuive », article de Barrès publié sur trois colonnes à la une du *Figaro* du 22 février 1890 ?

1. Aucun rapport (que l'on sache) avec l'homme qui joua un rôle dans la vie politique française des années 1940 et 1950, Pierre Poujade (1920-2003).

« Cœur serré du jeune homme intelligent, sans argent, sans maîtresse, qui, par un soir volé sur son travail, croise au Bois de Boulogne les voitures rapides des jeunes banquiers juifs » ; « les paysans de l'Est, les colons d'Algérie, qui ne peuvent traiter affaire qu'avec des marchands de biens ou de bestiaux, tous Juifs et syndiqués pour la ruine du pays »... En page une du *Figaro* ! Ou comme le roman *L'Ennemi des lois* (1892) où les Juifs, à qui « la notion du point d'honneur et celle de justice [...] sont inconnues¹ », « manient les idées du même pouce qu'un banquier des valeurs ». Ou encore, comme la participation de Barrès, en 1896, au « jury » d'un « concours » sur le thème des « moyens pratiques d'arriver à l'anéantissement de la puissance juive en France, le danger juif étant considéré au point de vue de la race et non au point de vue religieux », concours organisé par Édouard Drumont, auteur de *La France juive* (1886), fondateur de la Ligue nationale antisémite de France (1889), et directeur de *La Libre Parole* depuis sa fondation en 1892. Et ainsi de suite. Beaucoup d'« ignorance », tout cela, pour un intellectuel aussi engagé dans la vie culturelle de son temps que l'était le jeune Léon Blum !

Et l'explication de Sternhell est encore plus problématique en ce qui concerne *La Cocarde*, publication qui avait été aussi virulente que *La Libre Parole* dans son déchaînement antisémite aussitôt connue l'arrestation de Dreyfus, en novembre 1894. Lorsque Barrès y publia « La parade de Judas », en janvier 1895, Blum était depuis un an responsable de la « Chronique des revues » à *La Revue blanche*. Imagine-t-on une telle occupation sans que la personne concernée soit au fait de tout ce qui se publie dans la presse parisienne ?

Supposons toutefois, sinon l'ignorance, du moins le naïf

1. Page 177 de l'édition Émile-Paul, 1910. La citation suivante se trouve p. 174.

aveuglement d'un jeune homme d'à peine plus de vingt ans quant à la place que prend l'antisémitisme dans la vision du monde du « prince de [s]a jeunesse » – et cela, soit dit en passant, dès les tout premiers textes de ce dernier dans sa petite revue éphémère de 1884-1885, *Les Taches d'encre* (exemple parmi d'autres : Barrès citant, en l'approuvant, Dumas fils disant à son domestique « Quand tu entendras à table un Juif protester de son honnêteté, c'est qu'il est ivre¹ »). Imaginons donc que Blum se soit laissé prendre à la rhétorique « sociale » de cet antisémitisme, même si les références répétées du *Courrier de l'Est* au Juif marchand ou usurier relèvent au fond d'une très vieille tradition. Rien de tout cela ne permet tout de même d'imaginer que le dreyfusard d'opinion depuis septembre 1897 (une visite de Lucien Herr l'avait convaincu) et actif depuis octobre pût ne pas avoir lu un article publié à la une d'un des quotidiens les plus en vue de Paris quatre jours à peine après le coup de tonnerre qu'avait été la publication du nom du véritable coupable.

Mais alors, comment expliquer cette confiance, cette joie – bref : comment accepter le récit de cette visite dans *Souvenirs sur l'Affaire* ? Faudrait-il spéculer sur une simple erreur de date ? La visite aurait-elle pu se faire avant décembre 1897 et, surtout, avant la publication de l'article du 20 novembre ? Difficilement, à vrai dire, car jusqu'à la révélation publique par Mathieu Dreyfus de la culpabilité d'Esterházy, les dreyfusards au courant étaient convenus de ne rien dévoiler pour ne pas compromettre leurs sources, le colonel Picquart en particulier. Reste la période de quatre jours séparant l'annonce

1. *Les Taches d'encre*, n° 2, 5 décembre 1884. Dans le même numéro Barrès parle du « Juif Ollendorf ». Les quatre numéros des *Taches d'encre* (novembre 1884-février 1885) sont reproduits dans le premier volume de *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Paris, Club de l'honnête homme, 1965. La citation concernant Dumas se trouve p. 443.